Zeitschrift: Wissen und Leben
Herausgeber: Neue Helvetische Gesellschaft
Band: 4 (1909)

Artikel: La critique et les croyances
Autor: Goumaz, Louis
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-749386

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

hervorzutreten. Deshalb sind sie auch zum grössern Teil noch ihre eigenen Feindinnen und verhalten sich ablehnend gegen das Stimmrecht. Es ist aber nie die Mehrheit, sondern stets eine kraftvolle Minderheit, die den Fortschritt und die Geschichte macht.

Das ist klar: auch das Frauenstimmrecht bürgt nicht die Formel für die allgemeine Glückseligkeit. Aber ein grosser Schritt auf dem Wege zur sozialen Gerechtigkeit wird sie sein. Man hat die Zeit, in der wir leben, oft das Jahrhundert des Kindes genannt. Das wird sie aber erst dann völlig sein, wenn die Frau und mit ihr die mütterlichen Gefühle wirklich bestimmenden Einfluss erlangen. Dann kann eine Zeit werden, die wie noch keine durch die neue Generation der Zukunft Grösse schaffen will. Und so erschliesst der Menschheit das Stimmrecht der Frau ungeahnte Entwicklungsmöglichkeiten.

ZÜRICH MARGARETE MEIER

□□□

LA CRITIQUE ET LES CROYANCES[1])

„Je perds la foi, mes convictions s'en vont. Dieu m'abandonne, et je ne sais plus même s'il existe."

Ce cri d'un cœur lassé et découragé, l'auteur de ces lignes l'a perçu à plus d'une reprise. Il ne l'a pas ouï sans une émotion profonde. Et cette émotion s'est changée en véritable brisement de cœur, quand, à la plainte, s'est ajouté le reproche, et que, sans ménagements, on nous a dit: „Ce sont vos discussions de théologiens qui me font tout remettre en question, même ce que j'estimais de plus solidement ancré en moi: la confiance chrétienne, l'espérance en la Providence."

Pareil effondrement n'est que trop fréquent. Pourquoi le nier? Nous assistons aujourd'hui au désarroi, avoué ou caché,

---

[1]) Cette étude, destinée à montrer la possibilité et la nécessité d'une union féconde entre la critique et la foi, servira d'introduction à un ouvrage intitulé *„La crise des idées religieuses"* ou *„Qu'est-ce que la Théologie?"* qui formera le pendant du livre publié par le même auteur sous le titre *„Qu'est-ce que le Christianisme?"* (Nyon, Cherix éditeur, 1908; 3 frs.)

dans les idées religieuses. Au moment même où, au sens matériel du mot, l'homme prend des ailes et vole à la rencontre du ciel, le ciel se ferme pour plusieurs, et l'on retombe, se demandant s'il n'est pas illusoire de chercher à s'élever au dessus de la terre. Lamentable chute! Qui dira quelles douleurs elle entraîne?

Mais ceux-là que le scepticisme mine lentement au dedans de leur conscience, ou qui, tout d'un coup, comme dans l'horreur d'un tremblement de terre, sentent qu'ils perdent pied sur un terrain mouvant et constatent avec terreur et avec larmes l'écroulement de leur édifice intérieur, sont-ils donc tous si vendus au péché et si friands du mal qu'on puisse conclure que, s'ils ont abandonné Dieu, c'est parce que Dieu les gêne?

Je le sais. Une certaine prédication, qui n'est d'ailleurs pas complètement dans le faux, dénonce sans relâche la convoitise des yeux et de la chair comme le grand ennemi de Dieu et le grand fauteur d'incrédulité. Mais toutes les âmes qui en sont réduites à vivre sur les décombres de leur foi ne sont pas nécessairement des âmes vicieuses. Et si je vois quelqu'un des miens laisser avec amertume échapper ses croyances, je ne permets pas qu'aucun prédicateur piétine sur cette âme, que je sais pure et droite autant qu'elle m'est chère, en lui contestant à cause de ses doutes l'amour du devoir et du bien.

Il est très facile d'accuser en bloc les hommes de cesser de prier parce qu'ils ont perdu le sens moral, et nous le répétons: „Ce jugement a sa large part de vérité; beaucoup chassent Dieu parce que Dieu défend la malhonnêteté et l'adultère.“ Mais prenez les âmes individuellement, prenez l'âme de votre enfant ou celle de votre père, qui a le malheur de passer par une crise intérieure, et vous verrez cette bonne raison s'évanouir. Vous n'oserez pas la formuler, vous en repousserez la pensée comme d'un sacrilège. Et vous constaterez que la question ne se résout plus par la simple incrimination de péché.

Il y a donc dans la perte de la foi autre chose, très souvent, qu'une pure révolte. Nous pouvons le prétendre avec d'autant plus de sûreté que les pasteurs eux-mêmes, et les plus respectables et les plus convaincus, reconnaissent en toute franchise

et en toute humilité qu'eux aussi passent par leurs moments de défaillances, et donneraient tout, à ces heures-là, pour être enseignés et fortifiés au lieu d'avoir à enseigner et à fortifier leurs frères. Qui osera prétendre que seule la méchanceté naturelle du cœur humain agite les âmes de ces serviteurs de Dieu?

Un des motifs profonds de tant d'éclipses spirituelles, ne serait-ce pas que, tiraillés par des opinions diverses, pasteurs et troupeaux ne savent plus que croire? Le bouillonnement des discussions modernes n'a pas seulement torturé leurs cerveaux, mais troublé aussi leurs consciences et atteint les sources mêmes de leur foi. En vain cherchent-ils l'apaisement dans un travail plus intense, dans les bonnes œuvres, dans la philanthropie, dans „l'activité pratique". Bientôt, ils doivent se rendre compte que toute cette fièvre ne fait qu'envenimer la blessure. Malheur à ceux pour qui la crise se prolonge. Elle risque fort d'être fatale.

Les débats théologiques nous semblent donc avoir un effet beaucoup plus dissolvant qu'on ne se l'imagine d'ordinaire. Il ne saurait guère en être autrement. La foi, dans ce qu'elle a de plus intime et de plus doux, recherche par essence le repos et la paix; elle est par conséquent d'autant plus sensible, je ne dis pas même aux orages, mais au moindre souffle qui peut troubler sa sérénité; et bien que, pour des raisons que nous développerons tout à l'heure, les recherches même troublantes nous semblent utiles et nécessaires, nous comprenons que tant de gens s'effraient des discussions sans cesse renouvelées, et que dans les milieux chrétiens désorientés on répète à l'envi: „Assez, assez!"

Ce sentiment d'angoisse et de satiété éclate surtout en matière de ce qu'on est convenu d'appeler la Critique. La voilà, celle qu'on dénonce partout comme la grande cause de contestations, qui fait souffrir et qui coupe les ailes à la piété.

Il faut avouer que le vocable lui-même a quelque chose au premier abord qui détonne. La critique, dans le domaine du sacré et du divin! La critique, là où l'on ne devrait, semble-t-il, entendre parler que d'adoration et de prière à deux genoux! La critique, quand les intérêts supérieurs de ma vie sont en jeu, quand il y va de ce que j'estime ma consolation pour ce monde

et mon salut pour l'éternité! Le mot sonne comme un blasphème, et l'âme pieuse proteste; elle crie à l'attaque de l'infiniment petit contre ce qu'elle tient à juste titre pour l'infiniment grand.

La confusion redouble encore, quand, précisant le terme et cessant de l'appliquer d'une façon générale à l'ensemble des questions théologiques et des dogmes du christianisme, on lui accole son adjectif ordinaire et audacieux (d'aucuns ajouteraient „orgueilleux") et qu'on dit: la critique biblique.

De tous les bienfaits qui nous viennent de la Réformation, le plus précieux est peut-être de nous avoir rendu l'Ecriture. C'est par l'Ecriture que les hommes du XVIe siècle ont triomphé. Elle fut leur force et le fondement de la liberté évangélique qu'ils reconquirent et dont nous autres protestants modernes nous bénéficions. Pour nos pères, la Bible a vraiment été le Livre. La piété moderne n'entend pas se la laisser enlever.

Or, il semble non seulement aux simples, mais à beaucoup d'hommes intelligents et même instruits, que la soumettre à la critique c'est vraiment porter sur elle une main sacrilège et faire la guerre à la Parole même de Dieu.

Nous posons en fait, néanmoins, que, loin de nuire à la foi et à la Bible, la critique les garantit et les soutient toutes deux, et qu'étant donné la mentalité du siècle, elle remplit une mission providentielle, et devient un instrument de Dieu au lieu d'être une arme forgée contre lui par la méchanceté des hommes. Nous verrons tout à l'heure comment.

Mais nous reconnaissons aussi que d'ordinaire cette vérité ne convainc les âmes pieuses qu'après de violents combats. Ceux-là peuvent en parler qui, dès l'enfance, ont été habitués à regarder la Bible comme le livre intangible, auquel il n'est permis ni d'„ajouter" ni de „retrancher". Le moment où leur foi a passé son cap peut-être le plus difficile fut celui où la critique s'est dressée devant leurs consciences effrayées, et leur a dit: „Moi aussi, j'ai mes droits sacrés."

Nous l'avons montré tout à l'heure. Plus d'un, incapable de concilier des prétentions en apparences contradictoires, a vu chanceler ses convictions et a sombré dans un désolant scepticisme. Que faudrait-il donc pour amortir le choc des premiers

contacts? Quand la critique sera-t-elle tenue pour ce qu'elle est véritablement: une chose non point hostile mais favorable à la religion? Tout simplement lorsqu'elle sera mieux présentée et mieux comprise.

Sachons confesser sans difficulté que si les vrais défenseurs de la critique, de nombreux savants et exégètes en particulier, en ont formulé avec toute la sagesse désirable les méthodes et les résultats, leur œuvre a souvent été paralysée par le zèle intempestif de vulgarisateurs mal avisés qui semblent se donner pour tâche de perpétuer l'erreur trop répandue dans le grand public, à savoir que critique est synonime de dénigrement. Si c'était là son but, dénigrer la Bible, dénaturer de parti-pris les faits bibliques, ou ridiculiser peut-être les auteurs sacrés, la critique aurait mérité de mourir le jour où elle est née. On ne saurait donc recommander une trop grande prudence à quiconque, pasteur ou théologien, ouvre devant des esprits en général peu ou pas préparés, la porte d'une science qui date d'hier, en somme, et dont l'essence est de se défier en première ligne d'elle-même. Un faux-pas risque de compromettre les efforts les plus généreux, et qui pis est de troubler les âmes et de les scandaliser.

A cet égard, ce qu'on est convenu d'appeler l'hypercritique, et qu'on pourrait qualifier à bon droit de négation à tout prix, a fait un mal immense. Sous une apparence savante, elle a démoli sans raison, comme de gaîté de cœur, non seulement l'Ancien Testament mais toute l'histoire évangélique. Elle a réduit la personne de Jésus à un mythe, créé de toutes pièces par l'imagination d'âmes ardentes qui prenaient leur idéal pour une réalité. Elle s'est contentée de nier, de nier à tout propos, et de nier sans preuves. Les documents les plus sérieux et les plus authentiques, elle les a non pas utilisés mais pulvérisés.

La voilà bien, la critique „dénigrante". Mais l'excès même de ses exagérations a fait éclater la faiblesse de son point de vue tant scientifique que religieux. La vraie science, et par conséquent la vraie critique, n'a pas son siège déterminé à l'avance. Elle se place en face des faits, qu'elle étudie minutieusement, comme à la loupe, dans tous leurs détails. Et ce, non pour rechercher ce qu'ils *valent*, ni s'assurer s'ils correspondent à telle

opinion préconçue, à tel *a priori* dogmatique ou autre; elle veut savoir ce qu'ils *sont,* jusqu'à quel point chacun d'eux est véritablement attesté et exactement rapporté, quelles influences ont pu, à l'occasion, les dénaturer, les diminuer ou les grandir. Elle fait œuvre patiente et œuvre loyale. Au travers de mille tâtonnements, qu'elle est la première à avouer, elle ne poursuit qu'un but: *retrouver la vérité historique.* L'hypercritique se condamne elle-même par la rapidité suspecte de ses conclusions négatives.

Au manque de sérieux scientifique, ses auteurs ajoutent, avons-nous dit, la pauvreté religieuse. En matière biblique, la foi est nécessaire à la critique. Au premier abord, on pourrait croire le contraire, et s'imaginer que pour aborder avec quelque espoir de succès et avec indépendance l'étude des Ecritures, il faut commencer par faire table rase de ses convictions et de ses sentiments. Les faits (soumettons-nous à leur constatation impartiale!) controuvent cette manière de voir. Il est avéré, en dépit des dénégations de certains théologiens d'Allemagne et d'ailleurs, que l'on est d'autant plus apte à comprendre scientifiquement la Bible qu'on est plus pénétré d'un esprit biblique; celui-là par exemple, la question de talent réservée, a toute sorte de chances d'écrire une biographie du Christ plus exacte au point de vue historique qu'il possède davantage l'esprit chrétien. Renan, dont on ne dira pas précisément qu'il en était imbu, a écrit une vie de Jésus aussi fausse que brillante. Pour interpréter les prophètes, il faut posséder „l'esprit des prophètes". Pour comprendre et critiquer une œuvre poétique, le sens littéraire est de rigueur. De même, pour pénétrer la Bible et sa valeur documentaire exacte, la condition fondamentale est le sens religieux. Nous reviendrons sur ce point.

Rompons donc avec la science biblique irrespectueuse et légère, et que toute élaboration et diffusion de la „critique sacrée" soient pénétrées de tact chrétien!

Mais ici prenons garde! La prudence que nous préconisons ne doit pas être celle des âmes timorées qui ont peur d'avouer aux autres et à elles-mêmes la vérité, et toute la vérité: la vérité sur la méthode et la vérité sur les résultats que la science tient pour définitivement acquis. Il y a là une question de probité.

Se taire serait une lâcheté, et gazer consciemment ou inconsciemment la portée de la critique digne de ce nom équivaudrait à tromper les âmes.

Elle était regrettable, à notre sens, la conférence que nous entendions un jour, où l'orateur, cœur bien disposé mais esprit mal informé, s'efforçait de convaincre son auditoire de la légitimité de la critique en lui assignant comme but de dégager la sève religieuse qui circule dans les récits bibliques. Elle fera voir, par exemple, dans le premier chapitre de la Genèse un hymne à la gloire du Créateur tout puissant, dans le sacrifice d'Isaac le tableau de l'obéissance sans réserve à la volonté de Dieu, dans la multiplication des pains la preuve d'une paternelle Providence qui nourrit les affamés de l'ordre spirituel comme de l'ordre matériel. Déjà Uhlmann, de Wette et d'autres avaient, tout en niant la réalité historique des miracles bibliques, insisté sur le sens parabolique et religieux des récits surnaturels.

Eh bien, tout cela est faux. J'entends que ces considérations ont leur valeur pratique et édifiante, qu'à la rigueur on pourra les faire dériver de la critique (?), mais les lui assimiler dépasse toutes les bornes du permis. Jamais la critique ne s'est proposée ce but en définitive tout apologétique. Et on ne devrait pas avoir besoin de le dire. Elle est peut-être, quoi qu'en pensent ses détracteurs, qui ne la comprennent pas, le meilleur point de départ d'une apologétique bien entendue. Mais pour qu'elle reste fidèle à elle-même et à son principe, cette préoccupation ne doit pas même l'effleurer. Elle n'a et ne peut avoir qu'un but, celui que nous énoncions plus haut: „rechercher la vérité historique".

A cet effet, elle opère sur les textes; elle examine les documents ligne après ligne; elle en fixe le degré d'authenticité et de crédibilité. Elle ne repousse d'emblée aucun des matériaux dont elle dispose, mais elle tire parti de tout pour ressusciter dans leur cadre réel et montrer, autant que faire se peut, sous leur vraie figure les événements et les hommes. Travail à la fois de fourmi et de Titan, qui réussit plus ou moins bien, qui donne des résultats quelquefois lumineux et quelquefois quasi nuls, mais qu'en tout cas la critique révise sans cesse. Elle cherche toujours, selon l'étymologie grecque de son nom, à „discerner" le vrai du

faux, et par là à présenter les choses sous leur relativité respective et à les replacer dans leur grandeur ou dans leur petitesse, bref à leur rendre leur exacte valeur.

Qu'elle se trouve corroborer fortuitement sur tel point des opinions régnantes, c'est possible; qu'elle les répudie sur un autre, c'est non moins certain. Peu lui chaut d'ailleurs, en principe; elle va droit son chemin, sans souci de plaire ou de déplaire; son unique désir tend à être honnête dans la recherche. Pour le dire en passant, cette loyauté à elle seule devrait déjà la rendre sympathique aux chrétiens qui la soupçonnent de faire la guerre à la Vérité.

Ferme dans son propos, la critique traite la Bible, qui n'est pas un livre ordinaire — nous verrons bientôt pourquoi — comme un livre ordinaire. Agir autrement serait se renier. Elle s'applique donc à étudier les textes sacrés, leur valeur documentaire, les personnages qu'ils mettent en scène, avec une impitoyable „défiance scientifique", tout comme pour un écrit quelconque du passé. Elle n'admet rien que sous bénéfice d'inventaire, compulsant, triant, comparant, scrutant avec un scepticisme d'autant plus grand que le sujet en vaut plus la peine, jusqu'à ce que l'évidence éclate . . . quand l'insuffisance des matériaux ne fait pas conclure par un grand point interrogatif. Tout passe à ce tamis, les paroles les plus respectées, les „miracles" les plus grandioses, les plus éminents serviteurs de Dieu, et le Fils de Dieu lui-même et surtout, dont la critique tourne et retourne chaque détail de sa personne de façon que son image historique apparaisse avec une netteté grandissante.

La Bible devient donc entre les mains de la critique comme un vaste champ d'expériences et de recherches. Elle y a gagné d'être enfin considérée pour ce qu'elle est véritablement: non pas un bloc tombé du ciel tout d'une pièce, ou en deux pièces, Ancien et Nouveau Testaments, mais une mosaïque, formée lentement par le travail des siècles, et dont les éléments extrêmement composites varient des pierres les plus rudimentaires aux pierres les plus précieuses.

Quand il s'est penché sur ces pièces rapportées, le savant chrétien, non seulement a eu l'âme éblouie comme tout croyant,

mais sa curiosité intellectuelle, excitée par contre-coup, l'a conduit à se demander dans quelles conditions tous ces morceaux se sont formés, puis groupés, quels sont leurs traits communs, leurs différences, leurs buts divers, leurs procédés. Et qu'est-il résulté de ce travail?

Il en est résulté que, si l'impression produite sur le cœur du chercheur par la contemplation des merveilles de la Bible lui a arraché un cri d'admiration et lui a fait reconnaître le souffle d'un esprit d'en-haut dans ces pages prenantes et émouvantes comme pas une au monde, il a constaté néanmoins que cette inspiration n'est nullement mécanique ou magique et qu'elle n'ôte rien à l'Ecriture de son cachet humain; bien mieux! — vérité qui a l'air d'un paradoxe — la divinité de la Bible, loin de s'opposer à son humanité, éclate par cette humanité même et au travers de cette humanité. L'empreinte de Dieu, sans doute, se laisse découvrir du commencement à la fin. Mais elle n'empêche pas qu'une étude attentive des textes montre une évidente accumulation d'erreurs historiques, de faits mutilés ou grossis, de mythes parfois, souvent de légendes, de contradictions irréductibles, de science enfantine, de preuves controuvables, de raisonnements rabbiniques, que sais-je!

La science biblique, dans un travail négatif, nous le reconnaissons, met impitoyablement au jour ces faiblesses des auteurs et de leurs écrits. Et, bon gré mal gré, il faudra que le public chrétien s'habitue à son tour à les confesser, se rappelant avec l'apôtre que c'est „par les choses faibles du monde que Dieu confond les fortes", et que si la Bible manifeste les perfections de Dieu, c'est au travers de beaucoup d'imperfections.

Mais après avoir fait toucher du doigt l'insuffisance des hommes par lesquels Dieu a parlé, la vraie critique, celle qui n'entend démolir que pour reconstruire, au lieu de faire fi de documents ainsi entachés de déficits multiples, profite directement du juste qui demeure et indirectement du faux qu'elle dénonce, pour mettre les choses et les hommes en lieu et place, en un mot pour établir l'histoire. La Bible n'est point en elle-même un manuel d'histoire. Elle vise plus haut. Elle veut être un livre d'édification au sens propre du mot, un livre dont la lecture

nous élève au-dessus de nous-mêmes et nous amène à la foi en nous rapprochant de Dieu et en nous faisant entendre sa voix. Mais si elle n'est pas une histoire, elle est une source historique dont la science doit démêler, sans en perdre aucune, les informations qu'elle nous donne.

Or, derrière ces pages „édifiantes", la critique cherche à reconstituer toute une trame d'idées et de faits et toute une galerie de personnages. Elle montre la succession des étapes religieuses dès l'origine d'Israël jusqu'au Christ et aux premiers chrétiens, l'acquisition graduelle de Dieu par les âmes d'élite des prophètes, en un mot la lente révélation de Dieu, se poursuivant au milieu des tâtonnements et parfois des reculs jusqu'au moment où elle éclate complète en la personne de Jésus-Christ. La critique positive marque les progrès, reproduit de son mieux la courbe de la révélation, esquisse les héros de cette histoire divine, et parmi toutes les figures s'efforce de dessiner avec le plus d'ampleur et le plus d'exactitude la figure souveraine de Jésus de Nazareth.

Combien nous avions raison de déclarer tout à l'heure que, pour cette étude, la foi est nécessaire! Un esprit profane profanera ce qu'on a si justement appelé l'histoire sainte. Il profanera la Bible elle-même, ce document sacré d'où la critique, une fois sa synthèse achevée, fait ressortir tout le développement de la révélation. Il s'agit ici d'un motif d'un ordre si spécial que Dieu lui-même, phénomène unique dans la littérature, est en cause comme personnage premier. La Bible est l'écho de la descente de Dieu en l'homme. Voilà le fait, essentiellement religieux de nature. La critique, dans son œuvre dernière, reconstitue les circonstances historiques de ce fait. Il en appert pour nous avec évidence que celui-là est incompétent, scientifiquement parlant, en critique sacrée, qui n'a pas fait l'expérience personnelle de cette révélation divine dont il s'agit de marquer les moments dans le passé. Tel un esclave qui s'aviserait d'écrire l'histoire de la liberté.

Mais, ce point acquis, nous déclarons avec non moins de force que sa réciproque est vraie, et que, *si la science biblique a besoin de la foi, la foi elle aussi a tout à gagner à l'œuvre de la critique.*

Le fondement du christianisme est un fondement historique. Nos convictions et notre croyance reposent d'aplomb sur la personne de Jésus-Christ. Elles ne sont pas le produit de l'imagination en travail qui, petit à petit, se serait élevée à la notion du Dieu que nous adorons. Le chrétien rapporte à son Maître, comme à un point de départ fécond et unique, toutes les espérances divines et la confiance qui le font vivre. Un éloignement de bientôt deux mille ans n'a rien enlevé de la puissance d'impulsion vers Dieu que le Christ a value à l'humanité. L'action historique de l'humble Nazaréen a dépassé non seulement son temps mais tous les temps. Nous ne possédons nous-mêmes la conscience de notre caractère d'enfants de Dieu qu'à la suite de celui qui, uni religieusement à son Père, a pu s'appeler le Fils de Dieu. L'œuvre du grand méconnu est devenue une œuvre éternelle. Nous sommes, grâce à Jésus-Christ, comme plongés dans une atmosphère divine; nos esprits d'hommes se sont retrouvés dans l'Esprit de Dieu, et une voix intérieure nous crie: „Tu es dans la vérité". Aussi bien, à quoi donc le chrétien s'applique-t-il, avec une ardeur sans cesse renouvelée, sinon à communier de plus en plus avec celui en qui il rencontre Dieu? Il sait que Jésus-Christ seul est capable de le mener au Père. Si trouver Dieu c'est le „salut", „il n'existe pas d'autre nom au monde par lequel nous puissions être sauvés que le nom de Jésus-Christ".

Et quand l'apôtre Pierre prononçait cette parole, il entendait non pas je ne sais quel Christ idéal, perdu dans les nuages, être vague et mystérieux, non! mais celui qui allait sur les bords du lac de Tibériade, „faisant du bien et guérissant les malades", le Christ qui pria, qui pleura, qui souffrit, qui aima, le Christ chair de notre chair et os de nos os, d'un mot: le Christ de l'histoire.

Ne voit-on pas dès lors le service que la critique rend à la foi en „ressuscitant" aussi exactement qu'elle peut — hélas! elle n'y arrivera jamais autant qu'il le faudrait — le Jésus qui a vécu et marché au milieu de ses frères, en reconstituant son œuvre, les conditions et le milieu dans lesquels elle s'est développée, l'impression qu'elle a laissée? Béni soit ce travail si souvent tenu en suspicion! S'il eût été fait plus tôt, on n'eût pas eu le

Christ béat des mystiques du moyen âge, ni le Christ extravagant des sectes, ni le Christ veule des imageries catholiques. On aurait compris que le Fils de Dieu était vraiment le Fils de l'Homme, l'homme accompli, dans la force morale, dans la virilité, comme dans la tendresse et dans la douceur, le type complet de la stature spirituelle parce qu'il fut tout en Dieu et que Dieu fut tout en lui.

Ce Christ-là, ah! qu'on nous le rende au plus tôt! Qu'on se hâte de le dépouiller de tous les oripeaux dont la bêtise humaine, ou la superstition ou un dogmatisme à courte vue l'ont affublé! Nous demandons à le retrouver dans sa pureté originelle celui qui a apporté au monde les semences de l'espérance et de la consolation. Nos cœurs, comme nos esprits, en réclament la vision nette, et, si j'ose dire, concrète. De l'œil intérieur, nous voulons le contempler tel qu'il est apparu à ses premiers disciples aux jours de sa chair, tel qu'il leur a parlé, tel qu'il les a soulevés de ce monde de luttes et de tempêtes vers les régions sereines de Dieu. On a cru l'embellir par la métaphysique: on l'a défiguré. On l'a sorti de notre sphère sous prétexte de l'auréoler: on lui a ôté sa vraie couronne. Il n'a besoin ni des ornements dont on prétend le couvrir, ni de la gloire que nous nous imaginons pouvoir lui prêter. Il est grand par lui-même et il n'a que faire d'un éclat qui lui viendrait des hommes. Quand donc aurons-nous assez de foi pour le vouloir tel qu'il est et non pas tel que nous le faisons?

Nous disons: „Qu'on nous le rende, ce Christ authentique et vrai, ce Christ de la réalité!“ — Qui nous le rendra? Qui nous l'a déjà, en grande partie, rendu? Nous n'hésitons pas à l'affirmer: la critique.

Longtemps elle a été inconsciente; tout au plus pouvait-on l'appeler un simple „sens critique“. Telle quelle pourtant, elle fut la protestation sourde du bon sens, du jugement sain, et, ajoutons-le, de l'expérience chrétienne, contre tous les déguisements dont on déparait la figure de Jésus-Christ. Contrepoids indispensable au dévergondage des imaginations anarchiques qui détruisaient l'originalité du Fils de l'Homme, elle a, sans se rendre compte d'elle-même et de son œuvre, contribué au cours

des siècles à sauver d'une ruine complète la personnalité réelle de Jésus. Aujourd'hui, élevée au rang de science, la critique peut et doit achever, en pleine possession de ses moyens et en toute connaissance de cause, le travail que dans les âges passés elle poursuivait d'instinct.

Qui donc l'accuse de démolition? C'est restauration et reconstitution qu'il faut dire. Qu'elle agisse donc, rétablissant la stature de Christ dans son intégrité, tirant des textes tout ce qu'il est possible d'en tirer pour situer sa personne, avec toute sa grandeur, dans le champ de la révélation, pour en montrer les antécédents, pour en fixer les influences immédiates! Du coup, le christianisme retrouvera son assise, puisqu'il sera ramené à son point de départ historique et à l'inspiration qu'il doit sans cesse renouveler dans le contact avec son fondateur, sous peine de se renier lui-même. Est-il œuvre plus constructive, plus „édifiante", au sens premier du mot, que celle de la critique qui, tout considéré, permet à l'Evangile de rester éternellement sur le seul fondement qui lui convienne?

La critique, assurément, ne procure pas la foi. La foi est une réponse à l'appel de Jésus-Christ, qui provoque — ou ne provoque pas, suivant que l'on consent ou non à écouter — une détermination intérieure. Nous n'avons pas la naïveté de penser qu'aucune science au monde soit capable, par sa seule vertu, même si elle a la Bible et le Fils de Dieu pour objet, de décider à croire quelqu'un qui ne veut pas croire. Mais nous osons estimer que cette science spéciale qui a nom la critique, et dont nous venons d'esquisser la signification et la tendance, est propre à enlever certains obstacles que l'erreur des hommes a mis sur le chemin de la foi. Si la foi en Christ est le but, qui contestera qu'on en facilite l'acquisition en dégageant la figure de Christ de tous les voiles sous lesquels on l'a trop souvent cachée? Jésus-Christ a sans doute en lui-même un pouvoir immense d'attraction, mais j'imagine que ce pouvoir est naturellement porté à sa plus haute limite quand aucun écran ne s'interpose entre Christ et les âmes. Or la critique, de par l'essence même de son but, met le visage de Christ à découvert. La foi trouve donc en elle non pas son inspiration, qui, encore un

coup, émane du Fils de Dieu directement, mais son auxiliaire précieuse qui facilite le contact. Qui sait si beaucoup d'âmes, rebutées à l'aspect du Christ faux de tant de théologiens n'auraient pas été conquises par l'apparition vraie de celui qui est venu inviter dans la communion avec lui, les âmes à la vie en Dieu?

Aux non croyants, qui souffrent de leur impuissance à croire, la critique peut donc rendre un espoir nouveau d'arriver aux convictions religieuses qu'ils désespéraient d'atteindre. Les chrétiens — ou ceux qui se donnent pour tels — ne perdront rien, eux non plus, à rajeunir et consolider leurs certitudes dans la contemplation plus réelle de leur Maître; et, considérant que la critique, qui leur vaut ce privilège, offre en même temps un appoint sérieux à l'apologie de l'Evangile par le caractère de ses recherches, les chrétiens, dis-je, cesseront peut-être de maudire comme sacrilège une science qui n'a d'autre but, en sa qualité même de science, que de poursuivre la vérité; ils consentiront à voir en elle non plus un mal ni rien de suspect, mais un bien. La critique est la plus fidèle en même temps que la plus désintéressée collaboratrice de la foi. Si elle pose des questions troublantes, si elle commence par faire des ruines avant de bâtir, elle finit néanmoins par présenter à la foi un objet plus pur et plus vrai. Au lieu de maudire, la foi ne peut que bénir. Elle a une alliée, indépendante il est vrai, mais d'autant plus loyale et sûre qu'elle ne se donne pas pour alliée mais que, par nature, elle en accomplit la fonction.

NYON (VAUD) LOUIS GOUMAZ

□□□

EPIGRAMME

SUPERLATIVE

Jeder ist also der Höchste, der Beste, der Schönste, der Grösste. —
Wer aus der göttlichen Schar ist denn nun eigentlich — gross?

DER KLEINLICHE

Königlich freut sich der Kleine der seltenen Fehler des Grossen.
Ach, zu dem Fehler sogar wär' er ja selber zu klein!

GOTTFRIED BOHNENBLUST